

Maladies d'amour: Balzac, Nerval, Flaubert

MICHEL BRIX

Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur

Le Lys dans la vallée est un roman à maints égards exemplaire, et il est sans doute peu d'ouvrages qui puissent rivaliser, dans le registre du sublime et du pathétique, avec les accents dont use Balzac pour traiter de l'amour platonique. Le roman de 1836 offre, en France au moins, le témoignage le plus remarquable de la postérité des idées développées, à la fin du Moyen Âge, par Dante et par Pétrarque.

Ces idées trouvent leur source dans un passage célèbre du *Banquet* de Platon, où on lit que la terre se trouvait peuplée, à l'origine, d'êtres divins caractérisés par l'androgynie, c'est-à-dire appartenant aux deux sexes. Ces êtres furent punis par Zeus pour leur orgueil et coupés en deux, de sorte que chaque homme et chaque femme constituent une fraction d'un androgyne initial, à la recherche de la fraction complémentaire de lui-même. Ce mythe originel fait du sentiment amoureux la marque de notre nostalgie de l'état primordial, divin, du monde: ainsi aimer, c'est vouloir revenir à la condition première, à l'être absolu, à l'Un, à l'état idéal; c'est aspirer à réintégrer la condition divine antérieure à la chute; enfin, c'est chercher à réconcilier le Ciel et la terre, à retrouver Dieu¹.

Puisque la destruction de l'unité originelle était due aux péchés des hommes, le retour à cette même unité ne se conçoit pas sans une parfaite obéissance aux préceptes de la religion, notamment dans tout ce qui accompagne le sentiment qui permet un tel retour. Ainsi, la vertu suprême et distinctive du mysticisme platonicien est celle-là même qui distingue M^{me} de Mortsauf, dans le roman de Balzac: la résignation, c'est-à-dire l'abandon aux décisions divines et l'acceptation des épreuves terrestres. Henriette est mariée, elle a des enfants; quelle que soit l'intensité de son désir, elle ne peut trahir son époux et commettre l'adultère, sa relation avec Félix doit rester chaste. En tant que chemin vers l'amour divin, l'amour humain doit être à l'image de ce dernier: absolu, pur, idéal, sans tache. Il n'est pas permis de s'attacher à une créature céleste pour elle-même; il faut aimer en celle-ci la créature céleste, l'ange, par essence intouchable.

1. Sur cette question, voir l'ouvrage de Frédéric Monneyron: *L'Androgyne romantique. Du mythe au mythe littéraire*, Grenoble, ELLUG, 1994.

Quand paraît *Le Lys*, en 1836, ces conceptions platoniciennes se trouvaient au cœur d'un vaste courant de renouveau spirituel, qui tendait à identifier l'amour et la religion. Le quiétisme de Fénelon, au début du XVIII^e siècle, avait indiqué le chemin, à Jean-Jacques Rousseau notamment: dans *La Nouvelle Héloïse*, le sentiment amoureux est envisagé comme une sorte de voix mise par Dieu dans les cœurs humains, — au rebours de la doctrine chrétienne traditionnelle, qui tend plutôt à confondre les passions nées de l'amour avec les appels du Tentateur. L'amour pur concilie ces visions opposées: ainsi, Rousseau indique, dans une note à une lettre de Julie, que le platonisme est la «véritable philosophie des Amans²». Il faut également évoquer, au XVIII^e siècle encore, les doctrines ésotériques et mystiques qui fleurissaient dans les sectes d'illuminés; on notera d'ailleurs avec intérêt que la tante d'Henriette de Mortsaufr et «mère d'adoption» de la comtesse, M^{me} de Verneuil, faisait partie «d'une société sainte dont l'âme était M. de Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé *le philosophe inconnu*³» et qu'elle a transmis à la jeune femme les éléments essentiels de l'enseignement martiniste.

Au début du XIX^e siècle, Chateaubriand loue le christianisme pour avoir su jeter de la spiritualité «jusque dans le penchant qui en paraissait le moins susceptible⁴», entendons le penchant amoureux. Quelques années plus tard, M^{me} de Staël et Pierre-Simon Ballanche affirment que la femme est un ange venu sur terre pour symboliser toute vertu et mener l'humanité vers la rédemption. Enfin, il conviendrait d'ajouter encore à cette énumération, qui pourrait rapidement devenir fastidieuse, la mention des traductions françaises d'*Éva, ou Amour et religion*, de Charles Maturin (1818), et des *Amours des Anges*, de Thomas Moore (1823).

Avec *Le Lys dans la vallée*, Balzac apporte une pierre nouvelle à l'édifice. Le sentiment qui unit Henriette et Félix est à l'évidence de nature religieuse. M^{me} de Mortsaufr est une sainte, une étoile descendue des cieux, elle a des visions divines. Et Félix se comporte devant elle comme le prêtre devant le tabernacle:

Elle fut une figure si religieusement adorée que je résolus de rester sans souillure en présence de ma divinité secrète, et me revêtis idéalement de la robe blanche des lévites, imitant ainsi Pétrarque qui ne se présenta jamais devant Laure de Noves qu'entièrement habillé de blanc⁵.

Reste que, si le roman de Balzac présente des passages où l'union de l'amour et de la religion se trouve célébré avec des accents inégalés dans la littérature française, la leçon de l'œuvre n'en est pas moins ambiguë. Ces accents sont à mettre au compte

2. J.-J. Rousseau: *Œuvres complètes*, édition dirigée par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade», t. II, 1969, p. 223.

3. *Le Lys dans la vallée*, in *La Comédie humaine*, éd. dirigée par P.-G. Castex, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade», t. IX, 1978, p. 1010. (Toutes nos références ultérieures au *Lys* renverront à cette édition.)

4. *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade», 1978, p. 689 (IIe partie, livre 3, chap. 2, «Amour passionné. Didon»).

5. *Le Lys dans la vallée*, p. 1083.

des personnages balzaciens et non de Balzac lui-même. Celui-ci nous fait comprendre, au contraire, que Félix et M^{me} de Mortsaufr souffrent de ne point pouvoir assouvir la passion qui les pousse l'un vers l'autre. Ils vivent leur rêve d'amour idéal dans la douleur et le martyre des sens. À la fin du roman, Henriette présente sa propre mort comme la seule issue possible de leur histoire d'amour: la mort la délivre des désirs qui la tenaillent mais n'apaise pas ses doutes, ni ses regrets de n'avoir pas failli à son devoir, ni enfin sa jalousie de voir Félix chercher auprès d'une belle lady anglaise les satisfactions qu'elle n'a pas voulu lui accorder. Des dernières pages du *Lys dans la vallée*, se dégage un fort relent d'échec: pendant ses ultimes moments de lucidité, Henriette regarde sa vie passée comme un tissu de mensonges et d'impostures; sa fille Madeleine devient haineuse et —à l'encontre du vœu exprimé par la mourante— défend à Félix de remettre les pieds à Clochegourde; la liaison entre le jeune homme et lady Dudley prend fin abruptement; enfin, Natalie de Manerville —à qui s'adresse le récit— refuse d'épouser Félix, parce qu'elle l'estime incapable, au vu de son histoire, de rendre une femme heureuse: «Nulle femme, sachez-le bien, ne voudra coudoyer dans votre cœur la morte que vous y gardez⁶».

Voilà un bel amour qui ne laisse derrière lui qu'un champ de ruines. Balzac ne nous laisse pas ignorer qu'il était condamné dès l'origine. Les mensonges et les impostures évoquées par Henriette ne font pas allusion aux lois de la société mais aux lois de la nature. C'est à eux-mêmes que les deux jeunes gens se sont mentis en s'estimant capables de résister au désir de possession. Les «abusives croyances de l'amour platonique⁷» les ont conduit droit à la catastrophe. Félix le pressent rapidement et Henriette le reconnaîtra dans sa confession ultime: lorsqu'il acquiert une certaine force, le sentiment ne peut plus étouffer les désirs inspirés par la nature. Pour justifier sa liaison avec Arabelle Dudley, Félix confie à sa bien-aimée:

[...]. Un amour sans possession se soutient par l'exaspération même des désirs; puis il vient un moment où tout est souffrance en nous, [...]. [...], le cœur se dévore lui-même, [...]. La nature ne peut [...] être longtemps trompée; au moindre accident, elle se réveille avec une énergie qui ressemble à la folie⁸».

Les deux personnages ont sans cesse cherché des exutoires de substitution à leurs élans. Ainsi, M^{me} de Mortsaufr propose à Félix d'épouser sa fille Madeleine; le langage des fleurs permet aussi, un temps, d'exprimer de façon détournée les désirs interdits; ailleurs, le récit nous montre la comtesse embrassant avec passion son fils et le couvrant de caresses qui s'adressaient à un autre; la connaissance des règles monastiques leur suggère enfin de multiplier, dans la vie quotidienne, les gestes mécaniques —ainsi les travaux de tapisserie d'Henriette—, pour calmer le feu de leurs émotions et brider la nature. Tout cela en vain. Il est impossible de vaincre ses

6. *Ibid.*, p. 1227.

7. *Ibid.*, p. 1048.

8. *Ibid.*, p. 1159.

sens, lorsqu'ils déterminent des élans irrésistibles. La mort d'Henriette peut s'interpréter comme une rébellion du corps, — la nature forçant la jeune femme à entendre enfin «[I]es cris de sa chair révoltée⁹».

On se souvient aussi de la scène curieuse qui marque la première rencontre de Félix et d'Henriette: au cours d'un bal, le jeune homme se jette sur les épaules de la comtesse et les embrasse. Ce sont donc bien les désirs charnels qui se trouvent à la source de la passion de Félix, et M^{me} de Mortsauf ne pouvait ignorer ce fait. Non seulement elle ne l'ignore pas, du reste, mais elle avouera même, dans sa dernière lettre, que c'est précisément le trouble ressenti après cet épisode qui l'a fait aimer le jeune homme. Vouloir, sur de pareilles bases, fonder une relation pétrarquaisante relevait donc du mensonge envers soi-même. Pis encore: en la retenant, l'amour platonique n'a fait qu'exacerber la passion et rendre inévitable — sauf si l'on meurt à temps — la relation charnelle («Mortsauf» serait ainsi à entendre comme «sauvée par la mort» [la comtesse] autant que comme «sauvé de la mort» [le comte]).

Le Lys dans la vallée apparaît ainsi moins comme une exaltation du sentiment platonisant que comme une dénonciation des méfaits liés à ce type de relation amoureuse. Les pages sublimes où se trouve célébré le pétrarquisme s'attachent à nous faire comprendre comment et pourquoi Félix et Henriette, personnages sincères, grandes âmes même, se sont laissés leurrer par des raisonnements moraux certes admirables, mais inadaptés à la vie et inapplicables au quotidien. Cette mise en garde contre les effets nocifs ou pervers des relations platoniques constitue une thématique majeure de la réflexion amoureuse de Balzac: qu'on pense à *La Femme de trente ans* et surtout à *Louis Lambert*. Le héros de ce dernier roman est une sorte d'équivalent masculin de la comtesse de Mortsauf. L'existence et les ambitions de Louis reposent sur le refoulement du corps au profit de l'esprit. Pauline est la Béatrice de ce Dante français; leur amour, qui doit conduire le héros vers la contemplation céleste, est soumis à une obligation absolue de pureté. Mais, comme dans *Le Lys*, quelques années plus tard, le récit nous indique à plusieurs reprises — ainsi l'épisode au Théâtre-Français — que «les sens irrités¹⁰» de Louis ne se laissent pas plus aisément oublier que ceux de M^{me} de Mortsauf. La veille de son mariage avec Pauline — c'est-à-dire au moment où l'amour humain doit trouver un aboutissement social et charnel —, le héros tente de se mutiler et s'enfonce dans un état cataleptique dont plus personne ne peut le sortir. Parce qu'il refusait d'assouvir des désirs physiques impossibles à étouffer, Louis est devenu fou et infirme, — prisonnier à jamais de ce corps qu'il a cru pouvoir nier.

Il est intéressant de noter que Balzac n'était pas, à l'époque romantique, le seul écrivain à témoigner de sa défiance vis-à-vis du platonisme amoureux. Une thématique semblable se rencontre aussi dans les œuvres autobiographiques de Nerval, ainsi que dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert.

9. *Ibid.*, p. 1199.

10. *La Comédie humaine*, édition citée, t. XI, 1980, p. 674.

De Nerval, il faut notamment relire «Sylvie» où, à la jeune villageoise qui porte ce nom, le narrateur préfère Adrienne, rencontrée au cours de l'enfance et perdue de vue depuis, inaccessible derrière les murs d'un couvent, morte en fait au moment où se déroule l'action, ainsi qu'on l'apprendra à la fin de la nouvelle. Avant de plonger dans la nuit, Adrienne — nous indique le texte — «ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures»¹¹. Sourire maléfique, car il déterminera le jeune homme à préférer «un mirage de la gloire et de la beauté», un «idéal sublime» mais vain et illusoire, en fait un «spectre funeste», à la «douce réalité»¹² représentée par Sylvie, son amie d'enfance. Aveuglé par l'esprit de son temps et les aspirations mystiques de sa génération, soumis à d'absurdes préjugés platoniciens (« la femme réelle révoltait notre ingénuité»¹³), le narrateur ne s'est pas intéressé quand il l'aurait fallu à la «douce réalité» et il est trop tard quand il implore Sylvie: «Sauvez-moi!»¹⁴ «Là était le bonheur peut-être»¹⁵. Sans aucun doute. Mais la jeune femme se mariera avec un autre et — une fois qu'elle sera devenue mère de famille — il ne restera plus au narrateur qu'à jouer auprès d'elle les «Werther, moins les pistolets»¹⁶ et à apprendre qu'Adrienne était en fait morte depuis longtemps. Quant à l'amour éprouvé pour cette dernière (« Amour, hélas! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques»¹⁷!), il donne après coup au narrateur «l'amère tristesse que laisse un songe évanoui»¹⁸ et surtout la conscience qu'il s'est leurré lui-même dans sa quête du bonheur.

Sous cet aspect, le narrateur nervalien ressemble beaucoup à Frédéric Moreau, qui néglige l'amour de Louise Roque, jugée trop provinciale et à laquelle il préfère — vainement — une Madame Arnoux. Cette affection platonisante l'aveugle et, à l'instar du narrateur de «Sylvie», le héros de *L'Éducation sentimentale* se rendra compte trop tard de son erreur (ainsi sa réaction au moment du mariage de Louise: «Elle [Louise] m'aimait, celle-là! J'ai eu tort de ne pas saisir ce bonheur. [...]. Elle était naïve, une paysanne, presque une sauvage, mais si bonne!»¹⁹)

Balzac, Nerval et Flaubert donnent donc sur l'amour mystique un point de vue très ressemblant. Par surcroît, ils décrivent ce phénomène en des termes presque identiques. L'image de l'étoile, dans *Le Lys*, est reprise par Nerval, dans «Sylvie» mais aussi dans *Aurélia*. Madame Arnoux est une deuxième Madame de Mortsauf: mal mariée, elle reste cependant fidèle à son époux, se sacrifie pour ses enfants et se distingue par sa piété. Les trois écrivains font de la femme aimée le substitut de la mère du protagoniste masculin: il est clair aussi, chez Balzac comme chez Nerval, que c'est le manque d'amour, ou l'absence, de la mère qui

11. G. de Nerval: *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Jean Guillaume et par Claude Pichois, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade», t. III, 1993, p. 542.

12. *Ibid.*, t. III, p. 542, 555 et 567.

13. *Ibid.*, p. 539.

14. *Ibid.*, p. 555.

15. *Ibid.*, p. 568.

16. *Ibid.*, p. 568.

17. *Ibid.*, p. 538-539.

18. *Ibid.*, p. 539.

19. *L'Éducation sentimentale*, éd. P. M. Wetherill, Paris, Garnier, 1984, p. 417.

détermine inconsciemment certains hommes à privilégier les relations idéalisantes, en recherchant une mère plutôt qu'une amante. Les amoureux platoniques se révèlent aussi incapables d'aimer autrement, ou d'aimer une autre femme. Dans *Le Lys*, la relation entre Félix et lady Dudley échoue à cause des comparaisons incessantes établies par le jeune homme entre sa maîtresse et Madame de Mortsauf; et, comme le pressent Natalie de Manerville, Henriette morte est vis-à-vis d'une épouse une rivale bien plus redoutable encore, puisque fixée à jamais dans un statut de sainte inégalable. Un constat semblable vaut également pour le narrateur nervalien, qui reconnaît ne pouvoir aimer que des images et non des femmes, ainsi que pour Frédéric Moreau, qui ne peut s'empêcher de mépriser ses maîtresses.

On observe donc que trois écrivains majeurs du XIX^e siècle ont consacré une part essentielle de leur œuvre à dénoncer les dangers de l'amour mystique. Resterait à déterminer d'où pouvait bien venir, à l'époque romantique, la fascination redoutable que le mysticisme exerçait sur les âmes. Devait-il son succès à son rôle de paravent contre les tentations de la chair? Félix de Vandenesse compare celles-ci au «gouffre du mal²⁰», tandis que l'œuvre de Nerval montre une confusion permanente entre le sadisme et l'amour physique: livrée à la violence des désirs masculins, la femme souffre, voire meurt dans les bras de l'homme. On pense aussi à *Volupté* de Sainte-Beuve, autre roman consacré à l'amour pétrarquaisant, qui — dans des passages presque caricaturaux — teinte des couleurs les plus noires les relations charnelles, voire les associe au crime. L'explication ne satisfait pourtant qu'à moitié, en ce qu'elle ignore certains caractères essentiels de la mentalité romantique. L'attrait pour les doctrines du mysticisme est en effet significatif d'une époque qui accepte mal — voire n'accepte pas du tout — que la perfection n'existe pas.

Analysant le «mal du siècle» qui étreint ses contemporains, Musset fait dire à un de ses personnages:

«Octave, me dît-il [Desgenais], d'après ce qui se passe en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poètes le représentent; vous croyez, en un mot, à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait. Cela vient de ce que vous ne raisonnez pas sainement, et peut vous mener à de très grands malheurs. / Les poètes représentent l'amour comme les sculpteurs nous peignent la beauté, comme les musiciens créent la mélodie; c'est-à-dire que, doués d'une organisation nerveuse et exquise, ils rassemblent avec discernement et avec ardeur les éléments les plus purs de la vie, les lignes les plus belles de la matière et les voix les plus harmonieuses de la nature. [...] [...] les poètes, qui connaissaient la vie, après avoir vu beaucoup d'amours plus ou moins passagers, après avoir senti profondément jusqu'à quel degré d'exaltation sublime la passion peut s'élever par moments, retranchant de la nature humaine tous les éléments qui la dégradent, créèrent ces noms mystérieux qui passèrent d'âge en âge sur les lèvres des hommes: Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Pyrame et Thisbé. / Vouloir chercher dans la vie réelle des amours pareils à ceux-là, éternels et absolus, c'est la même chose que de chercher sur la place publique des femmes aussi belles que la Vénus, ou de vouloir que les rossignols chantent les symphonies de Beethoven. / La perfection n'existe pas²¹».

20. *Le Lys dans la vallée*, éd. citée, p. 1106.

21. *Œuvres complètes en prose*, éd. Maurice Allem et Paul-Courant, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 93 (*La Confession d'un enfant du siècle*).

Le «mal du siècle» est cela même que l'on nommera, après le premier grand roman de Flaubert, le «bovarysme». Henriette et Félix, les personnages du *Lys dans la vallée*, sont déjà, avant la lettre, des «bovarystes». Ils veulent que leur amour ressemble à celui des livres, leurs modèles —Dante et Béatrice, Pétrarque et Laure— appartiennent à la littérature. À l'instar d'Emma Bovary, ils dénoncent et refusent les conditions de la vie quotidienne. Ainsi Henriette déclare à Félix:

«Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre; toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain²²».

Et plus loin encore:

«[...] le véritable amour est éternel, infini, toujours semblable à lui-même; [...]»²³.

Autant dire qu'il n'appartient pas à la terre, mais au rêve et à la littérature. Pareille souffrance devant la finitude des choses d'en-bas se retrouve aussi chez le narrateur nervalien, qui se désole de voir Sylvie changer de métier, modifier l'ameublement de sa chambre, dédaigner les chansons qu'elle aimait quelques années plus tôt; à l'inverse, éternellement jeune puisque figée dans le souvenir, Adrienne échappe elle au temps.

Les séductions de l'amour mystique sont inséparables de l'aspiration à un sentiment qui ne se transforme pas, reste toujours égal en intensité et ne faiblit jamais, précisément parce qu'il ne peut être assouvi. On touche sans doute ici au nœud de la problématique amoureuse. L'amour heureux a en effet la fâcheuse habitude de ne pas durer, de disparaître même avec la possession. Comme le déplore au soir de sa vie Chateaubriand, qui ne se connaissait pas médiocrement en matière de passions et de sentiments:

[...] l'amour [...] meurt avant l'objet aimé. On est obligé de reconnaître que les sentiments de l'homme sont exposés à l'effet d'un travail caché; fièvre du temps qui produit la lassitude, dissipe l'illusion, mine nos passions et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années²⁴.

«Par contre, on sait depuis *Tristan et Yseult* que l'amour contrarié reste toujours intense, que les obstacles et les interdictions diverses l'empêchent de faiblir. Faites vivre deux amants ensemble, ils se laisseront l'un de l'autre; séparez-les de force, leurs sentiments seront plus vifs que jamais. De tous les obstacles dressés devant deux amants, l'interdiction de la possession physique est sans doute le plus rigoureux. Est-ce pour autant le sésame ouvrant les portes vers l'amour véritable —c'est-à-dire éternel, infini, toujours semblable à lui-même— souhaité par M^{me} de Mortsauf? *Le Lys dans la vallée*

22. *Le Lys dans la vallée*, p. 1033.

23. *Ibid.*, p. 1095.

24. *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard / «Bibliothèque de la Pléiade», t. 1, 1969, p. 1120. (*La Vie de Rancé*).

s'attachait à prémunir les lecteurs du XIX^e siècle contre cette dangereuse illusion. Mais la question de l'amour demeure posée: comment établir, et surtout comme faire durer, une relation amoureuse —physique et morale— entre deux êtres? Quelle est la voie «humaine» de l'amour, étant entendu que la voie «céleste» est impraticable? *Le Lys dans la vallée*, comme *Louis Lambert*, ne sont que des points de départ. Après avoir fait résonner les accents surnaturels mais trompeurs inspirés du *Canzoniere* pétrarquien et de *La Divine Comédie*, Balzac consacra une autre *Comédie*, humaine celle-là, sinon à tracer pour l'amour terrestre des routes nouvelles, au moins à signaler les écueils sur lesquels trop souvent il va s'échouer.